

Dyrehaven, avec leurs châteaux et leurs rendez-vous de chasse, avec surtout leurs arbres centenaires, leurs chênes, leurs hêtres gigantesques, les plus beaux que j'aie jamais vus ; ancêtres vénérables, peuple paisible et fort, en qui l'œuvre obscure et profonde de la nature et des âges, la vie immortelle, inépuisable et sacrée, se continuent dans le ruissellement de la sève intarissable, dans le murmure mystérieux et bienveillant des sombres frondaisons. Ils vivent — on croirait qu'ils pensent ; — on se rappelle sans étonnement le pays fantastique où l'imagination de Holberg se plut à promener l'étudiant Niels Klim, où les arbres sont les

hommes, les vrais maîtres de la terre et les rois du pays, dépositaires des grandes forces primitives et de l'autorité, aristocratie naturelle et puissante, dont les chefs, reconnaissables au nombre de leurs branches et à la majesté de leur tronc,



LA DIGUE.

D'après un dessin de Gotorbe.

se saluent noblement l'un l'autre en inclinant lentement leurs rameaux.

Enfin, un dernier trait vient compléter le tableau et émouvoir le voyageur novice : c'est la surprise et le ravissement de ces longs crépuscules, la douce magie de ces beaux soirs d'été qui s'établissent *pianissimo* en des ciels de satin tendre, d'un bleu doux de turquoise, aux transparences de veilleuse. On voudrait pouvoir fixer dans une aquarelle idéale, retenir dans une musique vague, lointaine et berceuse, l'indicible impression d'apaisement et de mystère qui passe alors dans le charme et le recueillement de l'heure, dans les caresses de ce jour en sourdine qui s'attarde et s'achève en lentes rêveries.... Copenhague (*Kjöbenhavn*, pour l'appeler comme ses habitants), port des marchands, *portus mercatorum*, s'étale au bord du Sund, appuyée sur Sjælland et Amager, en une